

8° Z

35966

(1)

n° 1

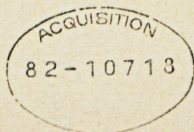
dec. 52

8° Z

35966

temps mêlés

Secrétariat : rue du Palais, 114, Verviers.



MODE D'EMPLOI



L'art de Daguerre, appelé aussi stratégie, utilise communément des fixatifs et des révélateurs.

Temps mêlés, photographie du présent, fixera les révélations naturelles, autant qu'il révélera les fixations, épiphaniques et transitoires, des réalités et des rêves qui en sont bien une autre.

Car

contre la poésie des professeurs, la poésie vit ;

contre la langue du dictionnaire et des grammaires, la langue vit ;

contre l'art des pompiers (d'arrière comme d'avant-garde), l'art vit ;

contre la pensée des docteurs, des manuels et des résolutions, la pensée vit.

Va, vient et vit.

Et peut mourir — en cette précarité est d'ailleurs tout son prix.

Aussi, à l'encontre du bourgeois de Léon-Paul Fargue, ne nous approcherons-nous d'une langue ou d'une idée que si nous la croyons bien vivante, partant dangereuse d'une ou d'autre manière, insoumise, et non en carte. Ayant appris de Cocteau que c'était toujours le temps qui l'était, en retard, nous ne craindrons pas d'être en avance, fût-ce de quelques siècles, sur le temps local. Nous n'oublierons pourtant que « l'infini, en matière de découvertes, demeure ouvert aussi bien en avant qu'en arrière » et, le mépris des livres au nom de la vie n'étant selon

82.

35966

Benda qu'une forme de mauvais romantisme, nous ne nous livrerons à l'iconoclastie et aux auto da fe que dans les limites en province permises, foin de Marinetti !

(Ce petit fragment éruditeux pour établir que **Temps mêlés** ne sera pas exempt de pédagogie, et peut donc être placé entre toutes les mains propres.)

A l'heure où l'on tue, nous sommes pour ce qui vit.

A l'heure du faisandé, nous aimons croire au **se faisant**.

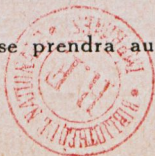
A l'heure où l'on ment, nous croirons dire la vérité.

Dès cet instant, chacun de nous d'ailleurs est libre de la trouver où il veut, pourvu qu'il y croie :

En pouasie par èzemple, ben y a ceux qui s'engagent et y a ceux qui s'enlisent, les princes d'Aquitaine aux tours démolies et les lanceurs de dés pipés ; y a ceux qui symbolisent et ceux qui s'intronisent ; les écrivains ma foi très figarotifs et les brouilleurs de galimartias. Y a les réfléchi-sants et y a les spontanés comme des aveux, les polisseurs sans cesse, les automatiques (à plusieurs coups) et les abat-teurs de flics camarades ; y a les officiels de messes sages et les officiants de messes noires ; les expérimentaux et les expérimentés, les spirituels et les spiritueux et les spiriti-sancti, les convulsifs et les sereins ; y a les voyants et les voyeurs, et puis ceux qui ne voient rien ; y a les poètes à fleur de peau et les poètes à pots de fleurs et à petits oiseaux à qui Dieu donne ekcétéra ; y a ceux qui musent, et même la baisent, la Muse, y a ceux qui s'amuseut, ceux qui s'abusent et ceux qui s'usent ; bref, y a les bons et les mauvais, comme dans un ouesterne muet et galopant. Nous préférons **nettement** les uns aux autres, mais allez donc les distinguer ! Sinon justement à ce « kékchose d'extrême » qu'a toujours, paraît-il le poème. (1)

Notre objectivité ne sera donc éclectisme ni tolérance, mais égale attention. Opposé à toute mystique unificatrice, **Temps mêlés**, ouvert à toutes les tendances, y compris la mystique, deviendra rapidement la revue la plus tendancieuse du monde.

Pour cela, il ne se prendra au sérieux, mais à petites



doses, combinant avec astuce traitement de choc et traitement d'entretien.

P. S. **Temps mêlés** siège dans une cave. Non par esprit d'imitation gabrieltardive, mais parce qu'il en dispose gratuitement. D'épais conduits la traversent, la cave, prétextant la chauffer, mais leur véritable justification, par-delà l'anecdote, aux dits tuyaux, c'est de porter les noms entremêlés (c'est le temps qui veut ça) de Bernanos et d'Eluard, de Forton et de Satie, de Crevel et de Picasso, de Martel et de Zadkine, de Rabiniaux et de Pichette, de Mac Orlan et de Pourrat (ça c'est plus étonnant), de Meckert, de Tardieu et d'un tas d'autres.

Sans doute tout passe et lasse, et ces noms sont écrits au fusain que la main efface. Ceux de Jarry, de Charlot et de Queneau, bien entendu, sont faits aux huiles.

(1) Les histoires de pouasie n'étant, en fin de compte, que le procès de l'intrication dialectique de la poésie-moyen-d'expression et de la poésie-activité-de-l'esprit.



Extrait de l'interrogatoire d'un délirant (*Ann. d'hygiène publique et de Médecine légale*, 1889, pp. 406-413).

D. — Vous êtes très riche ?

R. — Oh ! oui, très riche ; j'ai un château avec des fortifications ; j'ai une propriété de 200 hectares ; j'ai aussi quarante six mille chiens, produits d'une chienne croisée par un tigre d'Asie ; à Ahun, j'ai trouvé un trésor de dix-huit cents pièces de canon, toutes en diamant du Pérou.

De Toulon, André Martel envoie ce « pitichoz por
les hardilitters Chronomêlés é lessiens poésians ».

LE BELCHIC

Cetuntyp le Belchic !

Ses zilles izont la transpare de l'aquapure.

*Francaboque, squidicèdit. Veclui, ladroicèlavers :
pad mascalaface. I fugifie les tortuculs é les marchan-
daches ; é ifopas l'intracter danzune combinaise
maléterte : un Belchic ifaipaça.*

*Sa côtapart de painroux ellè sienne : ellè pastrie
àla suorée de son frontos, carilèpa zun bramiteux
maisun brafort viremanche.*

*Cèporça quifopas con limbête. Cètun libériote.
Poraller au Commondoit, ilifopa zun flicadrèche
nizun flicassinistre : ilaimieu zavoir à lentourlui
unabonn bouteldebriel ézuna pipatoubaque bénéga-
gnées.*

*Véça ilè boninfant : cètun méridionord. Cèporquoi,
moil Martélandre, mococien de Mistralie, japorlui un
sentimien au calorivif. Sa rigolure settestelle è sis-
térienne dla plaisance provensolaire. Mailui cè
mieucmoic : son héliose en ciélazur ellé talinfond de
l'âmeureuse àluis.*

*Amélite au cardiamane, la sienne amicité cèdu
durdur, pacassant aux chocâpres des ergoïses ; i
cadoterai sa chimise.*

Maizifopas prendralui por un kékon ; ilivoiclar, é

*zifopas vouloir l'emberlufier. Sa défensoire nergique
è corageuse é jujuste. Issait quantifô se débrasser des
aragnatisses maléfiqueuses.*

*Oci, moîm, Papapafol du Paralloïdre qui tantaime
la libériançe, jaditalui :*

*— Soitôi, soitøjortôi, Belchic ! Clar syavaiplu de
Belchic en Popurope encanaillée, yauraiplu de bra-
vagens sula Terrastre.*

Le Papapafol du Paralloïdre :

ANDRÉ MARTEL.

POÈMES DE CLASSE (rhéto)

Russie.

Dans un kabak à Bakou
Coule la vodka
La vodka de la Volga
Que sert Olga.

Tradition.

Dans l'antiquité,
Le génie de Pline plane.
Dans l'antichambre,
Eugénie plume une poule pleine.

Le Jus des mots.

Les frites de Thrace en Grèce
Les traces de graisse de frites.

Rodolphe STEMBERT.

LES GRANDS MOYENS

Cette année est une année de vers, d'araignées de terre et de limaçons. Depuis que ces êtres misérables sont les plus forts — par le nombre — ils se croient tout permis. C'est en vain que ma femme, moi et nos trois enfants, nous leur avons fait une chasse assidue et la guerre à outrance, depuis plusieurs jours, matin et soir. Ils sont comme les anciens chrétiens : la mort des uns en engendre d'autres. *Sanguis martyrum semen christianorum*, a écrit TERTULIEN, le saint père hérétique. Il faut rendre à chacun l'honneur qu'il mérite. Enfin, il faudra bien, à défaut du droit du plus fort, avoir recours au droit du plus rusé.

J'avais fait une copieuse et très forte dissolution de tabac — avec mes restes de cigares — dans de l'eau de savon et du jus de fumier de vache ; j'y avais ajouté quelques grammes d'Aloès succotrin. J'en ai arrosé mes parcs de légumes et de fleurs ; et de la bienfaisante et sainte famille des vers et araignées de terre, certains membres ont été asphyxiés et sont venus sur la terre opérer leur crevation, et les autres ont disparu.

Ce moyen m'a réussi même avec les RATES DE TERRE, en remplissant leurs trous de cette infusion. Cette utilité en vaut bien une autre.

Les limaçons seuls ont fait exception. Il n'est pas facile de détruire, par ruse, cette espèce d'êtres rampants, qui surabondent actuellement. Ils ne sont sensibles qu'aux écrasants coups de pieds.

Ephémérides d'un Solitaire ou Journal passe-temps de l'année 1853 (par Louis-Joseph DEJAER), pp. 307-308.

L'ATTENTE

La porte était lourde ;
 Ça faisait des heures
 Qu'il attendait là.
 (Quel veau, quelle gourde !)
 Ça faisait des jours
 Que duraient ces heures
 (Quel sot, quel balourd !)
 Dans un chien de temps,
 Dans des nuits de loup,
 Ça faisait des ans
 Qu'il était debout,
 Hiver comme été.
 (Quel âne bâté !)
 Mais qu'est-c' qu'il remâche
 Depuis si longtemps
 Les pieds dans la flache
 Et le cœur pendant ?
 Dis donc Sigismond,
 Pourquoi qu'tu t'morfonds
 A croquer l'marmot
 Devant ce huis clos !

Mais lui, toujours tendre
 Et brillant d'espoir :
 « J'attends de savoir
 Ce qu'il faut attendre ! »

LA SAINTE FACE

O mon beau, mon bien,
Toi qui n'aimais rien,
D'amour tu vas vivre.

Elle est apparue
Au milieu des rues,
La face d'amour.

Prison du loisir,
C'est mal de choisir
Du sable et des cuivres.

Ta peine est pensive ;
Dis, c'est ta gencive
Qui te fait gémir ?

Tu n'as pas commis
Ce péché promis,
Ce crime animal,

Approche, reclus,
Il n'en faudra plus
Des mots d'avenir.

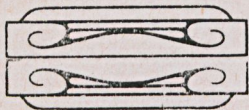
Mais ton flanc décide
Pour les cris du vide :
Pâmer serait mal,

Silence et présence.
Et de l'espérance,
Il ne t'en faut plus :

Quand toute rugie
L'autre liturgie
Meurt au carrefour,

Elle est toute nue
Riante à ta vue,
La face d'amour.

NORGE.



A PROPOS DU CHAT VOLANT DE Verviers

Les chats quand ils tombent d'un lieu élevé, tombent ordinairement sur leurs pieds, quoiqu'ils les eussent d'abord en haut, et qu'ils dussent par conséquent tomber sur la tête ; il est bien sûr qu'ils ne pourroient pas eux-mêmes se renverser ainsi en l'air ; où ils n'ont aucun point fixe pour s'appuyer ; mais la crainte dont ils sont saisis, leur fait courber l'échine du dos, de manière que leurs entrailles sont poussées en haut. Ils allongent en même temps la tête et les jambes vers le lieu d'où ils sont tombés, comme pour le retrouver : Ce qui donne à ces parties une plus grande action de levier ; ainsi leur centre de gravité vient à être différent du centre de figure, et placé au dessus. D'où il s'ensuit que ces animaux doivent faire un demi tour en l'air, et retourner leurs pattes en bas : Ce qui leur sauve presque toujours la vie. La plus fine connoissance de la mécanique ne feroit pas mieux dans cette occasion, que ce que fait un sentiment de peur confus et aveugle.

Extrait de la *Dissertation* de M. PARENT,
in *Mém. de l'Acad. des Sciences*, année 1700, p. 156.

Nouvellement comblée à force de prudence
Et quérant son plaisir au dessus des venins,
Une infirmière étroite, aux hanches odorantes
Me fait l'amour des yeux, me rive et me soutient.

Quelle a-t-on pu la voir en son chaud phalanstère,
Touchante, buvant sec, et brisant tous les verres
Qu'aujourd'hui, sous la voûte tiède d'un schültzhauf,
Quelconque, noyant l'ectoplasme où se dorise
Des quintaux d'un sang neuf comme un jus de cerise
Pendant que mes vœux musculaires s'échauffent.

Divers Dios, ma crèche aux confins de la France,
Allemande infirmière où commença d'irer
Ce doux désir dans ton vestiaire cutané
A moi l'humide et les émaux de l'espérance !

La pipe et les rideaux, les tickets sans bagages,
L'espoir de n'arriver qu'à des rives sauvages
Récidive ! Et tout mort que tu seras tantôt,
Le cancer de ton rire et ton lange funeste
Par qui sur ce camail luit et parfois te reste
Fadièze, ma sœur, la gloire de tes maux.

IMHAUSER., 1950.

Sellier, qui commit en 1889, avec Allorto, le célèbre assassinat d'Auteuil (ils en furent guillotiné le 17 août de la même et pour eux dernière année) a écrit dans sa cellule ces vers que cite Vigen, **Le talent poétique chez les dégénérés** (th. Bordeaux 1904) :

*Allorto, lui, c'est un' canaille
C'est vrai que j'suis canaille aussi ;
Mécréant ça n'est qu'un rien qui vaille
On dit que je l'suis autant qu'lui.*

*L'plus chouett' des quat' c'était Catelin
Qu'avait pas pour deux liards de vice,
Mais il n'a pas été malin
De s'êtr' fait choper par la police.*

*Il en a pour vingt ans d'Nouvelle
On n'en revient pas de c'patelin là,
Mais on part avec sa damzelle
C'est tout c'qu'y faut pour vivre là-bas.*

*Tandis que Bibi et Allorto
Et Mécréant, quoiqu'ça le r'bute
Nous faudra aller sur la butte
Porter notre poire à Charlot.*

*Les aminches et leurs gigolettes,
Ceux de Belleville et d'la Vilette,
Viendront nous voir couper l'sifflet
Si ça leur fait pas trop d'effet.*

*Aurait fallu cramser en cœur
Tous les quatre, en frères, en amis,
On se s'rait fait faucher de bon cœur :
On ne meurt qu'un' fois dans sa vie.*



Poissy le 2 Février 1834. Je vous confirme ma dernière lettre qui contenait la préface que vous m'aviez demandée. Celle-ci renferme deux petites chansons assez insignifiantes. Je n'y joins pas la pièce tragi-comique dont je vous parlais alors, attendu qu'étant farcie d'argot, j'ai pensé qu'elle ne vous plairait guère d'autant plus que je n'ai pas eu réponse de vous à ce sujet. Veuillez avoir la bonté Monsieur dans votre première lettre de me donner votre opinion franche





sur la production que je vous ai
adressée, j'en serai charmé pour ma
gouverne. Je me recommande toujours
à votre bon souvenir et suis avec une
grande considération

Votre très humble
et obéissant serviteur

Henry Gaillard Viollet.

Lettre inédite de Lacenaire, adressée à Monsieur Vigou-
roux, caissier au journal « Le Bon Sens », rue du Croissant,
n° 16. Paris.



Dangelo est, avec Baj, le créateur de l'art **nucléaire**. Ce mot signifie, pour lui, uniquement **contemporain**, mais par opposition avec **abstrait**. Dangelo exposera en janvier à Anvers (Galerie Iris) et en février à Bruxelles (Galerie Ex-Libris). C'est de Milan, où il va exposer prochainement, qu'il a tenu à nous envoyer le texte suivant, écrit pour **temps mêlés** directement en français. Ceci pour expliquer certains « embarras de langage ».

Danger de mort

Nous ne sommes pas libres. Même Breton, qui a par ailleurs plusieurs importances, n'est plus actuel lorsqu'il déclare que « la plus grande liberté d'esprit nous est laissée » (1), car notre esprit est de plus en plus dirigé et son action sensiblement limitée par toutes sortes d'impositions dérivant de notre entourage le plus direct. Dans un univers d'uniformes et de petits champs où l'on massacre, il est bien facile de choisir le plus court chemin, histoire de se sentir angoissé, exilé dans notre monde lui-même, il est facile de se balader pâlot en déclarant « J'attends », il est commode de se dire perdu.

Mais ce qui nous diffère, nous, de toutes sortes de petits rats, philosophes de salon, midinettes du clan et faux-fous sous prétexte d'artifice, c'est notre besoin, notre désir de vivre.

Je laisserai ici le discours « à propos du peintre social, du rôle de la peinture sociale, de l'apport pictural », et j'en passe, car tout cela n'a pas de sens, toute personne intelligente sachant très bien que l'apport de la peinture c'est la

(1) « Parmi tant de disgrâces dont nous héritons, il faut bien reconnaître que la plus grande liberté d'esprit nous est laissée ».

peinture elle-même ; c'est la toile peinte qui a de la valeur, encore faut-il que cette toile, en dehors du système « surréel de la révolution, abstrait de lignes, concret de l'enfer, non objectif de l'œil » et j'en passe, révèle l'homme qui l'a faite d'abord, l'homme de toute façon.

L'erreur des ismes passés et à venir, c'est de ne montrer, de n'organiser qu'une partie de l'homme, ou de ne pas le montrer du tout.

Dans le sens de la vie (celle de tous les jours, celle faite de souffrances), l'apport définitif de l'art abstrait est nul. Reste le mérite, dans Mondrian par exemple, d'une recherche de perfection et de pureté, mais l'apport global de « Stijl » s'identifie à quelques décorations extérieures de maisons, quelques meubles drôles, et toujours à des idées assez détachées de la vie (2).

A ce propos je pensais, en regardant une étrange carriole peinte (3) devant laquelle une dame était en extase, et par analogie (?), aux quelques centaines de gens que l'on tue sur terre en ce moment et chaque jour au nom de la liberté.

Manessier, Bazaine et toute une pléiade d'imitateurs ont essayé une sorte de réincarnation de l'abstrait et l'on peut espérer un aboutissement, le résultat n'étant pour l'instant que « de très belles choses à voir » (4).

(2). Je sais très bien qu'il faudrait parler de suprématisme, de constructivisme, de concrétisme, et tout et tout, mais tout cela se ressemble exactement et je veux dire :... les toiles et les maisons qui sont faites de carrés et de lignes colorés ou non et toujours avec des couleurs à plat (toiles) et des matériaux ingrats (maisons).

(3). Exposition rétrospective « de Stijl », XXVI^e Biennale de Venise.

(4). Manessier a à son actif la série du « **Mystère de Pâques** » devant laquelle pour la première fois en ce genre de peinture), l'on ne peut s'imaginer autre chose que Pâques. L'exception crée la règle.

Reste l'art brut qui, lui, a le mérite de se présenter assez informe ; mais des résultats assez valables se trouvent déjà dans les œuvres de Hartung ou de Matta (trop souvent confondu avec les surréalistes), ou chez Penerelli en Italie, qui finira bien par apprendre quelque chose à tout le monde. Des jeunes comme Baj ou Mariani (5) se situent au centre d'un monde terriblement actuel ; leurs toiles sentent l'homme et flairent l'air sauvage ; chez eux une figuration nouvelle s'affirme, qui ramène la peinture à son rôle de dialogue immédiat, avec force d'imagination.

Cette tendance, je le dis, donne déjà des résultats, touchant évidemment les quelques gens qui veulent vivre, qui ne choisissent pas le plus court chemin.

Nous voulons l'homme, **quel qu'il soit**. Les jolies peintures et les beaux tons, les visions calmes et abstraites en tous les sens ne nous intéressent que sur le plan du folklore.

« Je veux un art comme un enfantement », écrit Pierre Loeb. De cet art, figuratif ou non et d'ailleurs, les termes..., peut naître la vie ; cette vie que nous cherchons, que l'on a cachée quelque part dans un monde d'incroyants.

DANGELO.



(5). Le mouvement « **Peinture nucléaire** », qui se situe dans le sens de l'Art Brut a été fondé à Milan en 1951, et vient de recevoir l'adhésion de Mariani.

FRIMAS

Un même chemin, un chemin de ronde,
Si loin que s'en aille, âges fugitifs,
Notre fol désir de ballons captifs,
Un chemin jamais fera-t-il un monde ?

Fenêtres de feu prises par le gel,
Brûlots échoués sur le sable humide,
Nos yeux ne sont plus que des âtres vides
Où le givre acerbe a figé le sel.

Rythmes éventés des creuses paroles,
Rythmes éclatés des chants triomphants,
Rendez-nous l'écho des fables d'enfants,
Un oiseau se pose, un oiseau s'envole...

Et du même amour et du même cœur
Que nous attendions sa métamorphose,
Nous nous courberons sur ces froides roses
Pour cueillir la neige ainsi qu'une fleur.

Fernand MARCHAL.



LA RONDE

Ville déçue
si calme pâle
aux lampes nues

passant
heureux enfant
sans bague au doigt
va droit aux cieux

y est déjà elle au rire plein
les vlà étreints

le réveil sonne
caresse ton homme
ce s'ra en vain
demain

a pleuré son saoul
a déplu au destin
un homme un gamin
sûr elle l'aimait bien
il va partir
un seul sourire

le réveil sonne
caresse ton homme
ce s'ra en vain
demain.

andré bernar.

ET PUIS APRÈS...

Au mur il y avait des dessins
des couleurs
des musiques
nous passions ici
parlant d'espoirs
de chansons si belles

les horizons sont oubliés

les digues sont ouvertes
les digues dons d'elles
les digues dons d'haines
les digues sont ouvertes

les grandes eaux aux portes des cabarets
se réveillent
en cachette
à la table des regrets
les désirs familiers
se croient des réalités
déjà

et puis après
à quoi bon se presser
les dés sont jetés.

andré bernar.

Franz Kafka kabbaliste

Trop liés à la condition humaine, les sentiments religieux ne peuvent mourir.

Simplement, ils dorment. La religiosité subsistante atteste qu'ils continuent à hanter ceux-là même qui crurent assister à l'enterrement. La pensée allemande ne démentirait peut-être pas cette assertion.

Depuis la mort officielle du paganisme, de Grimm à Rosenberg, l'homme a encore, suivant le mot de Hölderlin, nommé et reconnu bien des dieux.

Et que dire de ceux qui ont cru le christianisme liquidé, à chaud ou à froid ? Le processus universel de Hegel sent la Semaine sainte, avec Cène, Crucifixion et Pâques. Le Grand Soir de Marx exhale un relent de Nuit de Noël et un trouble parfum d'Apocalypse. Nietzsche le décide se prend pour Dieu et Heidegger rédige un précis de théologie athée.

Kafka prouve que le judaïsme aussi demeure. Continue cette querelle d'amoureux entre l'Indicible et le Peuple Elu, déjà en germe au Sinaï (et même avant), aigüe depuis le Golgotha. Elle a mené le Peuple Béni et Maudit des déserts arabiques aux fleuves de Babylone, de Rome aux ghettos, des élans bibliques aux minuties du Talmud et aux élans de la Kabbale.

Chagrin d'amour, on ne le répétera jamais assez, qui isole le Juif de lui-même, des autres, du monde et surtout de l'Aimé, tout en lui en donnant un sens aigu !

Kafka est juif jusqu'au bout des ongles. Son univers ressemble à un ghetto plongé dans le sentiment d'une faute : d'une scène de ménage. On y discute, on y talmudise, on y

conteste comme Job avec l'Indicible absent. L'homme s'y auto-détruit et une grosse meule semble tomber du ciel pour broyer ce qui reste. Il n'y a que silence et échec en tous sens, car, ailleurs, ce ne sont que goyim édifiant en hauteur ou creusant en profondeur une tour de Babel.

On n'assiste pas seulement à une prodigieuse anticipation de l'univers concentrationnaire que nous venons de connaître et connaissons peut-être encore. « Le pouvoir des cris est si grand, dit le Zohar, qu'ils déchirent les rigueurs décrétees contre l'homme ». Kafka exprime la partie noire du drame humain, mais, il suffit de songer à une dialectique coutumière pour découvrir là une figure renversée du monde de la Grâce, de la communication progressive avec l'Autre sous le masque de la déchéance et de l'aliénation. Le mot d'Amour n'est jamais prononcé, mais tout le sous-entend. Comme elle s'applique à Kafka la phrase d'Omar Kheyyam :
« la nuit est la paupière du jour ».

A. v. H.

Pour Paul Eluard

L'horrible nouvelle nous prend de court, et nous étreint. Nous ne pouvons offrir au poète fraternel que quelques-uns des vers qu'il dédiait à Georges Braque, en 1924 :

« Un oiseau s'envole,
Il rejette les nues comme un voile inutile,
Il n'a jamais craint la lumière,
Enfermé dans son vol
Il n'a jamais eu d'ombre. »

Les conseils à la ménagère

Nous recommandons à vos profitables lectures quelques-uns des meilleurs livres de l'année :

Audiberti et Camille Bryen, **L'ouvre-boîte** (Gall.) ; Meckert, **Nous sommes tous des assassins** (id.) ; Daumal, **Le mont Analogue** (id.) ; Queneau, **Le dimanche de la vie**, et **Si tu t'imagines** (id.) ; Martel, **Le Paralloïdre des Çorfes** (De-
bresse, 1951) ; Pichette, **Nucléa** (L'Arche), etc.

Nous recommandons de même à vos charitables abonnements :

Le petit Jésus, les **Cahiers du Collège de Pataphysique**, **La Tour de Feu**, **Pour l'art**, **Signes du temps**, **Topiques** (anti-revue). Pour tous renseignements, s'adresser au secrétariat de **Temps mêlés**, qui vous éconduira.

Temps mêlés publiera dans ses prochains numéros des textes inédits de Raymond Queneau, Victor Hugo, Crevel, etc., des traductions inédites de fragments du **Münchhausen** d'Immermann et de tragédies de Grabbe, des traductions inédites de poètes russes contemporains. Un numéro sera spécialement consacré à la musique de jazz, un autre, dont André Dodet s'occupera, offrira des **Additions au Paralipomènes des Enfants du Limon**, un troisième enfin sera abandonné à Scutenaire et son groupe bruxellois. Veillez à ne pas vieillir, en vous abonnant à **Temps mêlés**, la revue la plus tendancieuse du monde.



Ce premier numéro
(décembre 1952) a été tiré
à 225 exemplaires
numérotés, dont
XXV de luxe
pour l'association sans but lucratif « temps mêlés »

Exemplaire

Nº 195



